

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Canal et Bienville.

Printed at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

LA Situation financière.

La situation financière de notre ville est tout aussi bonne et solide qu'il y a quelques jours, et ce n'est nullement dans la crainte d'une crise grave que les directeurs de nos banques ont cru devoir décider de ne pas remettre aux personnes ayant de l'argent déposé dans leurs institutions plus de \$50 par jour, et de mettre en vigueur une clause des règlements qui requiert des déposants dans les banques d'épargner un avis préalable de soixante jours avant d'en retirer leurs dépôts.

C'est, en effet, pour protéger l'argent déposé dans leurs institutions, par les commerçants qui y envoient leurs recettes quotidiennes, les artisans, les employés et les ouvriers qui leur confient leurs épargnes, pour conserver dans leurs coffres le numéraire nécessaire au trafic d'une grande ville maritime comme la Nouvelle-Orléans, le centre d'une des plus riches et des plus productives régions du pays, que nos banquiers ont pris ces mesures de précaution.

La mesure prise par les banques néo-orléanaises sont donc excellentes. Elles auront pour résultat d'éviter une crise grave et de conserver dans notre milieu les fonds nécessaires pour le trafic normal. En outre les intérêts des déposants seront pleinement sauvegardés.

Il est à penser, du reste, que les mesures prises pour empêcher les retraits précipités d'argent peuvent déterminer une crise de temps, et que bientôt les affaires financières seront raménées à leur état normal. Quant à la crise monétaire qui a éclaté à New York il y a quelques temps et s'est étendue à d'autres grandes villes, elle est attribuée à des causes diverses. Les uns y voient un résultat de la campagne menée par le gouvernement, à l'instigation du

président Roosevelt, contre certaines grandes corporations; d'autres la regardent comme une conséquence de la défectuosité du système monétaire. Quoiqu'il en soit, il est heureux de constater que la situation ne deviendra pas grave à la Nouvelle-Orléans. Il n'y a qu'à avoir confiance dans les mesures prises pour éviter la crise. Des mesures semblables prises en 1883, lors d'une panique financière à New York et ailleurs, ont donné d'excellents résultats par mi nous. Il faut se le rappeler.

De l'autre côté de l'Atlantique.

Les causes de la crise américaine.

Sous ce titre, on lira quelques lignes parues dans une feuille patrimoniale et qui, à l'heure présente, sont de haute actualité. L'auteur de ces lignes apprécie à sa façon les circonstances qui ont entouré la crise financière, que nous traversons, et à l'égard de laquelle nous craignons commençons à se dissiper.

La crise financière qui sévit actuellement de l'autre côté de l'Atlantique a une répercussion sur les marchés européens. C'est que, aujourd'hui, les grandes places financières du monde sont solidaires les unes des autres, et qu'on peut les comparer à ces vases communicants de la physique élémentaire, où l'eau se trouve toujours au même niveau, quelle que soit la forme et la grandeur des récipients qui la contiennent.

Mais cela dit et admis, il était intéressant de connaître les causes des difficultés que traverse, au moment où nous écrivons ces lignes, la Bourse de New-York. C'est ce dont a bien voulu nous instruire une haute personnalité financière, qui vient de faire un long séjour aux Etats-Unis. Je n'hésite pas à le dire, nous déclarons notre obligation interloquée, c'est le président de la République des Etats-Unis, c'est M. Roosevelt qui est en grande partie responsable de la situation actuelle. Je m'explique. Vous connaissez la lutte engagée entre le chef de l'Etat américain et les personnalités qui sont à la tête des grands trusts. Remarquez bien que je ne défends pas le système des trusts, mais enfin, il existe, et comme toutes les institutions qui existent, bonnes ou mauvaises, il ne peut être détruit ou modifié ipso facto. Or, c'est ce qu'a révé M. Roosevelt. Entre un discours et une partie de tennis avec l'évêque de Londres, le terrible "réformateur" américain annonce qu'il va jeter à bas un édifice dont la destruction immédiate peut causer d'irréparables ruines. De ces conséquences, M. Roosevelt ne doute même pas: ne disait-il pas l'autre jour, à Keokuk (Iowa), qu'il ignorait pas que la crise commerciale et financière que traversait son pays était causée par les mesures qu'il avait prises contre les trusts; mais, ajoutait-il, quels qu'en soient les résultats, je maintiendrai la même politique tant que je serai Président!

"Les Américains ne sont pas habitués à ces façons de gouverner. Ce que le président Roosevelt appelle sa politique est une chose toute nouvelle aux Etats-Unis, et vraiment, le temps où Louis XIV entraînait tout botté au

Parlement est passé depuis longtemps! Or, M. Roosevelt affecte des façons de gouverner, et de souverain par constitutionnel encore! Vous voyez d'ici l'effarément et l'inquiétude de ses gouvernés! "Et c'est justement cette inquiétude qui a déterminé la baisse dont les valeurs américaines sont actuellement l'objet. Vous ne sauriez vous en montrer surpris en France. Est-ce que, chez vous, la néfaste politique d'un simple ministre des finances n'a pas suffi pour désorienter complètement votre marché et provoquer un exode formidable de capitaux? Les mêmes causes produisent les mêmes effets. C'est à une loi générale dont l'action est semblable sous toutes les latitudes! "Vous me demandez maintenant pourquoi les grands financiers américains n'ont pas enrayer la baisse des valeurs en achetant? Ah! s'ils étaient intervenus, c'est alors qu'on les eût accusés de vouloir monopoliser la fortune mobilière du pays... Ils ont donc laissé les choses suivre leur cours normal....

—Alors, ils n'ont pas contribué à la baisse, en vendant à découvert? —Le régime de la Bourse de New York s'y fut opposé. Là-bas, la spéculation elle-même n'opère qu'au "comptant"; il en résulte qu'un vendeur doit "aussi-tôt" livrer, car la liquidation a lieu tous les jours; c'est vous dire que les combinaisons si en honneur à Londres, à Berlin, à Vienne et à Paris, ne sont pas possibles aux Etats-Unis.

"Il n'est que juste de reconnaître que d'autres causes que la politique de M. Roosevelt ont contribué à la crise financière américaine. En Amérique, comme en Allemagne, comme en Angleterre, on a surproduit; il en résulte qu'il y a pléthore de produits bruts ou manufacturés et qu'il faut du temps pour les écouler. Pour arriver à réaliser cet objectif, il est de toute nécessité de ne pas jeter sur le marché de nouveaux stocks; or, la réduction de production implique la réduction des dividendes, donc la dépréciation des titres mobiliers qui représentent les industries!

"Mais, sachez le bien, si la politique du gouvernement est fautive, le pays est sain, et il souffre en somme d'un excès de richesse. M. Roosevelt voulait détruire les trusts, soit; mais au lieu de s'y prendre avec prudence, il a agi brutalement, au moment même où un fort malaise dû à l'excès de production se manifestait aux Etats-Unis, rappelant ces chirurgiens qui opèrent leur malade en pleine fièvre, ou en proie à des affections concomitantes! Il a ainsi assumé une responsabilité dont il ne tardera pas à se rendre compte." GEORGES WULFF.

Chasses Célèbres.

Les récents vols d'objets d'art dans les églises attirent en ce moment l'attention sur les chasses célèbres parmi lesquelles, au premier rang, il faut citer la chasse de sainte Geneviève de Paris, qui est entourée de la vénération des fidèles. Celle qui existe actuellement est la troisième chasse et n'est qu'un pâle reflet des chasses antérieures, toutes deux d'un prix inestimable et qui eurent à subir les vicissitudes des temps. La première était l'œuvre de saint Blot: elle fut dérobée tout comme la chasse volée par la bande Thomas, et jamais on ne put la retrouver.

Le second fut fabriqué en 1242, par l'orfèvre Bernard: on y employa 193 marcs d'argent et 7 marcs 1/2 d'or. Cette merveille surchargée d'ornements, était supportée par quatre statues de vierges, plus grandes que nature, et plus tard fut surmontée d'une couronne de diamants offerte par Marie de Médicis et par la reine douairière d'Espagne. Cette chasse fut réduite en cendres à la première révolution. Parmi les autres chasses célèbres, citons celle contenait les restes de saint Vincent de Paul, construite avec les fonds de souscriptions recueillies par l'abbé de Paris, Mgr de Quélen, et la magnifique chasse de sainte Ursule, véritable chef-d'œuvre, décorée par Mengis, et une des trouvées dans une des salles du fameux Béguinage.

THEATRES. ORPHEUM.

Il est incontestable que la direction de l'Orpheum a eu une très heureuse idée en gardant Miss Anna Eva Fay une autre semaine. Il n'est pas besoin d'autre preuve que l'ovation qui a été faite hier soir à l'étrange et grand artiste. Mais c'est positivement la dernière semaine de Miss Fay, probablement pour plusieurs années, et ceux qui n'ont pas encore assisté à ses merveilleux exercices feront bien de profiter de l'occasion. Le programme entier de l'Orpheum est extrêmement intéressant. Il comprend, en outre de Miss Fay, Frank Seymour, à la fois clown, scrobate et comédien, Stinson et Merton, des comiques désopilants, le "chinois" Johnny Williams, un Néo-Orléanais qui a fait un joli chemin comme comédien; la troupe de Basile Valère, composée de cyclistes d'une force exceptionnelle, etc.

SHUBERT

La première représentation de "Tess of the d'Urbervilles", avec Mme Minnie Maddern Fiske dans le rôle principal, hier au Théâtre Shubert, a été un véritable événement artistique, non seulement à cause du talent de la grande artiste, mais aussi de la valeur de l'œuvre. Le drame a été tiré par M. Lorrimer Stoddard du célèbre roman de Thomas Hardy, et on peut le classer parmi les meilleurs qu'il y ait actuellement à la scène américaine. Le rôle de Tess se prête admirablement au talent de Mme Fiske, et elle sait en tirer de merveilleux effets. Aussi son succès a-t-il été grand dès le début. Les autres membres de la troupe sont des artistes consciencieux et pleins de talent, et ils forment avec Mme Fiske un ensemble peu commun.

TULANE.

Le Tulane offre cette semaine à ses habitués une des plus jolies comédies du répertoire américain, qui a pour titre "The Chorus Lady". Cette pièce, due à la plume de M. James Forbes, est une ravissante étude psychologique du monde théâtral. Tous les caractères sont dessinés de main de maître et l'intrigue qui se déroule avec une merveilleuse précision tient en sus-

pens l'intérêt du spectateur jusqu'au dénouement. On peut ajouter que sous son apparence légère cette comédie est profondément morale. C'est un bel et bon spectacle qu'offre le Tulane. Le rôle principal est tenu par Miss Rose Strahl, qui est entourée d'une troupe de premier ordre.

CRESOENT.

La gaieté va régner toute cette semaine au Crescent, où une troupe d'excellents artistes joue une comédie musicale désopilante, "The Awakening of M. Pipp". Comme dans toutes les œuvres de ce genre les scènes comiques dans lesquelles sont intercalées des chansons se succèdent, et plus elles sont amusantes et bien amenées, plus elles ont de succès; mais c'est surtout le talent des interprètes qui leur donne du relief, autrement elles sembleraient banales. Or, tous les rôles de "The Awakening of M. Pipp" sont admirablement tenus, et dès la première représentation, dimanche soir, le succès a été colossal. Il faut citer particulièrement M. Charley Grapevine (M. Pipp) et Miss Anna Chance (Mrs Pipp).

MOTS POUR RIRE.

Un passant retrait chez lui à une heure assez avancée de la nuit et à moitié assommé par des dévils par des apaches. Il se relève péniblement et se trouve face à face avec un colosse Morris sur laquelle il lit machinalement le titre de la dernière pièce du Français: "L'Amour veille". Pitiement il observe: "J'aimerais mieux que ce soit la police!" Au baccalaurat: —Comment appelez-vous quand vous formez un sous-complet? —Un quatuor. —Et deux vers dans les mêmes conditions? —Un distique. —Bien; et un seul vers? —Un seul vers?... Dame! un vers... solitaire? répond l'ébrieur, dont le père est pharmacien. Mesures adoptées par le roi Ménélik. Adis Abeba, Abyssinie, 25 octobre. Une importante mesure a été prise par le roi Ménélik qui veut donner à l'Abyssinie un gouvernement constitutionnel. Le souverain a lancé un décret aujourd'hui pour la formation d'un cabinet sur le plan européen. En même temps que le décret était publié, Sa Majesté annonçait la nomination de cinq ministres qui présideront respectivement les ministères des affaires étrangères, de la justice, des finances, du commerce et de la guerre. Voyage du roi et de la reine d'Espagne en Angleterre. Paris, France, 23 octobre. Le roi Alphonse d'Espagne, la reine Victoria et leur fils le prince des Asturies, en route pour l'Angleterre où ils vont faire un séjour de quelques semaines, se sont arrêtés quelques heures aujourd'hui à Paris. Quoique voyageant incognito sous le nom de duc et duchesse de Covadonga le roi et la reine ont été reçus avec tous les honneurs dus à leur rang. Les bâtiments publics étaient décorés aux couleurs espagnoles.

Les dommages causés par le tremblement de terre. Rome, 23 octobre. —Le rapport officiel des dommages causés par le tremblement de terre du 23 octobre en Calabre, porte à 23 le nombre des villes et villages à peu près totalement détruits et à 600 le nombre des personnes qui ont perdu la vie.

Les précautions prises par les Banques.

C'est dimanche, à une conférence tenue dans le local de la New Orleans Clearing House Association, que les chefs des institutions financières de notre ville ont décidé de mettre en vigueur le règlement régissant un avis préalable de 60 jours pour retirer les fonds d'épargne et limitant à \$50 le montant que peut retirer quotidiennement un déposant. Les détails ont été arrêtés hier matin et toute panique sera ainsi évitée. M. Walmaley, président de la Clearing House Association, a exprimé hier l'espoir que les nouveaux règlements ne seraient pas malintendus pendant deux mois, et que la situation serait revenue à l'état normal avant longtemps. Toutes les banques de la ville se conformeront aux règlements adoptés, mais il est entendu que de l'argent en quantité suffisante sera fourni à la municipalité pour le paiement des employés, des ouvriers, des professeurs, etc. De l'argent sera également fourni pour le paiement des ouvriers des fabriques, usines, etc. Les restrictions apportées aux retraits d'argent ont pour but de maintenir le numéraire dans notre ville pour faire face aux besoins.

Chauffeur condamné.

William Hoffman, un chauffeur arrêté dimanche à trois heures du matin pour vitesse exagérée sur la rue du Canal, a comparu hier devant le recorder Fogarty. L'agent de police Hyde a déclaré que Hoffman conduisait son automobile à une vitesse de 35 à 40 miles à l'heure. Le chauffeur a été condamné à \$25 d'amende ou 30 jours de prison. Harry Williams, un autre chauffeur qui avait essayé d'intervenir, a été condamné à \$250 d'amende ou 5 jours de prison.

Pique-Nique du Club Choctaw.

Plus de deux cents membres du Club Choctaw ont paré dimanche dernier dans les principales rues de la Nouvelle-Orléans, puis se sont rendus à l'hippodrome du Parc de Ville où le club donnait son premier pique-nique d'automne. Avant le départ pour le Parc, un banquet a eu lieu au local du club rue Canal, 928. Des discours patriotiques y ont été prononcés par M. Henry M. Gill, président du club, l'honorable Paul M. Lambrecht, de la paroisse de St-Jacques, candidat aux fonctions de lieutenant-gouverneur, le sénateur Oris J. McLellan et Henry L. Zander. La fête au champ de courses du Parc de Ville a été particulièrement réussie. Il y a eu des concerts, des jeux, des courses, des bals, des divertissements de toute sorte. Les succès a été complet et fait grand honneur aux organisateurs, MM. Henry L. Zander, président; Robert Legier, E. W. Riordan, A. L. Lanoux, W. O. Hart et William J. Brady.

Edition Hebdomadaire de "L'Abelle".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles, littéraires, politiques et autres, qui ont paru pendant la semaine, dans "L'Abelle" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous la vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

Mort de M. Edouard Ferretti.

Un homme excellent est mort en ville hier matin. M. Edouard Ferretti; sa perte sera vivement ressentie au sein de sa famille comme dans le cercle de ses amis. Il était natif de Munich et résident de la Nouvelle-Orléans depuis 1851. M. Ferretti était un homme d'un goût artistique très fin. Il avait fait de sérieuses études, avait beaucoup voyagé et était un causeur intéressant. Sa modestie était telle qu'elle lui ferma plus d'une fois les portes d'un avenir brillant. Sa parfaite loyauté, son invariable correction en tout lui valurent l'estime générale. M. Ferretti laisse une fille, Mme Marion, avec laquelle il demeurait et qui entre sa vieillesse des soins les plus tendres; il laisse aussi plusieurs petits enfants, orphelins du capitaine Achille Kallimik, ancien surintendant de la Patrouille d'assurance.

La grève du Southern Pacific

La grève des débardeurs du Southern Pacific s'est étendue hier aux chargeurs et aux charretiers, qui ont refusé de charger et de transporter les marchandises devant être embarquées sur les vapeurs de la compagnie. Les arrimageurs de charbon ont également refusé de travailler, ainsi que toutes les membres des unions affiliées à la Central Labor Union. Un comité de cette dernière a requis le maître Behrman hier à l'hôtel ville d'obtenir une conférence avec les représentants de la compagnie. M. James Hynes, président du Dock and Labor Council, a remis hier au maître Behrman une résolution le remerciant de ses efforts pour mettre un terme à la grève des ouvriers de quais. Le maître a remercié M. Hynes et l'a prié de féliciter les membres des unions de la clôture de la grève.

Nouveaux Chevaliers de Colomb.

Le Conseil d'Orléans de l'ordre des Chevaliers de Colomb a tenu dimanche dans son nouveau local, l'ancien synagogue Tourn, sa deuxième réunion, et à cette occasion 117 nouveaux membres ont été initiés. Les cérémonies ont commencé dimanche matin à 10 heures, à la messe Ste-Thérèse, durant laquelle le vénérand père M. L. Massardier a fait un éloquent sermon. La cérémonie d'initiation au troisième degré de l'ordre a été dirigée par M. Victor J. Door, député de l'Etat de la Louisiane. Les cérémonies d'initiation aux premier et deuxième degrés ont été présidées par M. George W. Young, député de l'Etat de la Louisiane, D. B. Haggarty, grand chevalier du conseil d'Orléans, et L. A. Douglas, député de district de la Louisiane.

MEURTRE.

John Ellison, un nègre de 25 ans demeurant avenue Louisiana, 112, a été tué dans une querelle avec un nommé James Montgomery hier après-midi vers trois heures et demie. Il paraît que les deux hommes s'étaient querelés il y a quelques jours et que Montgomery avait formulé une accusation de menaces contre Ellison. Celui-ci s'est rendu, parait-il, au débit de liqueurs de Montgomery hier après-midi, à l'angle des rues Louisiana et Chippewa, et la querelle a été renouvelée. Comme Ellison cherchait à frapper son adversaire, Montgomery a tiré un coup de revolver sur lui, le blessant au côté gauche. L'ambulance a été promptement mandée, mais Ellison est mort avant l'arrivée des étudiants en médecine. Montgomery a été arrêté.

Feuilleton L'ABELLE DE LA N. O. Calvaire de Femme GRAND ROMAN INÉDIT Par Daniel Lesueur TROISIEME PARTIE Madame l'ambassadrice X UNE FISTE DIFFICILE (Suite.)

jours. Elles n'ont pas démanagé. Mme Grouille gagnait du temps. Déconcertée par le subit intérêt que manifestait le propriétaire pour des personnes dont il ne lui avait pas parlé depuis cinq ans, elle s'alarmait pour les deux pauvres vieilles sœurs. Est-ce que le proprio allait exiger dédommagement qu'on mit à exécution le congé notifié plusieurs fois et périodiquement retombé dans l'oubli? —Elles n'ont pas démanagé! s'exclama vivement M. de Mirveret. —Ça y est. Pas moyen d'y coopérer, cette fois, dit mentalement madame Grouille. —Non monsieur, reprit-elle tout haut. Ces personnes n'ont pas démanagé. Elle détacha les mots avec vigueur. On la sentait pleine de blâme et de résolution. Mais, à sa grande surprise, M. de Mirveret se frotta les mains. —Admirable... murmura-t-il. Et madame Grouille eut sa laisser choir d'étonnement lorsqu'elle l'entendit s'écrier: —Voudriez-vous voir si elles sont chez elles? Je cours bien aisé de leur parler le plus tôt possible. Leur parler!... Mme Grouille avait-elle bien entendu? Elle n'en croyait pas ses sens. Parler à quelqu'un ou à quelqu'une de ses locataires!... Ce-là n'était pas arrivé au proprio

depuis trente-cinq ans qu'elle gardait la loge. Cette prétention la choqua. —N'est-ce pas plus digne de servir d'intermédiaire? —Avait-on des secrets pour elle? Quelque ennui menaçait-il ces braves demoiselles Cornet, qu'elle avait prises sous sa protection? —Ce vieux manège on voulait-il à leur veuve, à ce mignon qu'elle aidait à faire tenir tranquille, et à dissimuler dans ses allées et venues. Car c'était une chose bien entendue que le propriétaire ne voulait pas de montards dans son immeuble. —M'aviez-vous comprise, madame Grouille? Voulez-vous demander à ces demoiselles s'il leur convient de me recevoir? —Elles ne sont pas là, monseigneur, fit la concierge, avec une joie sournoise. —Ah! elles sont sorties? —Non dit Mme Grouille triomphante. Elles sont loin... Dans leur pays... En "vinéjatsère". Une sourde exclamation de détresse échappa à Solange. Mais ce ne fut pas à remarquer par Mme Grouille, qui cette minute, exultait de tenir momentanément son pied vainqueur sur la tête de volontaire vieillards, comme saint Michel sur celle du Malin. Elle se serait jetée au feu pour son maître, d'ailleurs. Mais la psychologie d'une con-

versation est ainsi barrée de contradictions obscures. —Avec tout cela, madame Grouille, vous ne m'avez pas dit leur nom, que j'ai oublié. —Cornet, lança madame Grouille, comme une clameur de défi. —Ah! les demoiselles Cornet. Et leurs noms de baptême? —Etranglée, elle répéta: —Leurs noms de baptême... Ça, par exemple, ça dépassait tout!... On tombait dans le chimérique, l'inouï, le sur-naturel. M. de Mirveret s'enquerra du petit nom des dames, maintenant!... Il sortait de ses vieilles boîtes pour exprimer de malines curiosités relatives à ses locataires du rez-de-chassée, des personnes si respectables! —Ah! ça, est-ce que les Anne de Bretagne, et autres donzelles de l'histoire, qui présentaient des noms de coquettes, lui auraient détraqué la cervelle? Les yeux inquiets de la concierge interrogèrent la comtesse. Mais Solange, assise à contre-jour, au-dessous d'une merveilleuse chaire du troisième, avait le visage dans l'ombre, —les yeux baissés, d'ailleurs, et comme détachés d'une si insignifiante conversation. —L'ainée ne s'appelle-t-elle pas Julia? reprit M. de Mirveret, avec la tranquillité d'un homme qui ignore l'absolu-

brante transformation de son attitude. —Oui, dit Mme Grouille abasourdie, domptée, ne cherchant plus à comprendre. —Et la cadette, Fanny? —Oui. Sous la paupière signée aux écus blancs, l'œil du collectionneur fit vers Solange. Celle-ci ne broncha pas. Elle tordait l'un de ses gants entre ses doigts. M. de Mirveret continuait: —Le petit garçon que j'ai vu avec elles, autrefois... elles l'ont toujours? —Ah! il y venait donc!... C'était bien son petit qu'il en avait, à ce petit dont la présence, jadis, l'avait irrité au point de vouloir mettre les pauvres vieilles tantes dehors. —Je n'en sais rien, répondit Mme Grouille. —Comment, vous n'en savez rien? Est-ce qu'il habite toujours avec elles ou non? —Je ne peux pas vous dire, monsieur. Dans leur pays je n'ai pas été voir. —Mais ici, ça dépendait. On le voyait quelquefois. Et puis... pff... envolé le moineau... Chez ses parents, faut croire. —Il a donc ses parents? —Bien sûr! fit la concierge avec aplomb. Car l'initiation du moment la poussait à représenter Tiennot comme un enfant oté dans la

vie, ne venant ici qu'en visite, et parfaitement indépendant de ses vieilles tantes. Une idée à elle, pour qu'on ne les ennuyât pas à son aise! —Savez-vous, demanda encore M. de Mirveret, quel âge il a, ce petit Tiennot? —Tiens, vous savez qu'on l'appelle Tiennot? —Quel âge a-t-il? Huit ans? Neuf ans? —Oh! il en a bien dix. Y a bien dix ans que ces demoiselles m'ont annoncé, toutes joyeuses, qu'elles avaient un petit revenu. Une voix effarée partit de dessous la chaire du troisième. —Oh!... s'écria Solange, incapable de maintenir ce cri désolé. Elles l'ont vu naître! Vous le connaissez depuis sa naissance? Mme Grouille hésita. —Eh! quoi, la comtesse d'Herquancy se mélangait aussi de cette histoire!... Elle se préoccupe du petit Tiennot. Autre affaire, alors... Ce n'est pas elle, si bonne qu'il traverserait le miroir, ou les deux vieilles. On pourrait peut-être ne pas ruser avec elle. Mais bah! Le vin était tiré, il fallait le boire. Mme Grouille ne pouvait passer pour menteuse. —Sa naissance... Ouf! peut-être beaucoup dire. Mais enfin, se mère le tenait encore au sein quand elle l'a amené ici. —Sa mère!... soupira la comtesse. Allons! Elle regarda M. de Mirveret

comme pour dire: "Laissons cela. Nous nous sommes égarés. Ce Tiennot-là n'a aucun rapport avec le mien." —Mais le collectionneur, habitué à toutes les finasseries et aux rencontres les plus singulières, n'abandonnait pas aussi vite la partie. —Vous allez, dit-il à sa concierge, me donner l'adresse de ces demoiselles Cornet? J'ai à quel-quelque chose à leur communiquer. —Leur adresse! s'écria-t-elle, navrée. (Et cette fois, elle fut sincère.) Impossible! —Vous ne l'avez pas? —Elles ne l'ont pas laissée. Mais elles m'avaient donné celles d'un notaire, qui la savait, et leur transmettrait tout... —Eh bien?... —Celle-là, je l'ai perdue. Le jour même où elles sont parties, j'ai cherché le bout de papier où j'avais inscrit, un coin détaché de mon "Petit Parisien". Impossible de mettre la main dessus. J'ai perdu l'adresse de ce notaire. —Vous n'avez pas retenu son nom? —Pas une syllabe. Vous pensez!... Avec ma pauvre mémoire!... —C'est la vérité que vous me dites-là, madame Grouille? —Eh! pourquoi vous tromperais-je, monsieur? —Fouquet, je n'en sais rien. Je vous demande si vous êtes